



HAL
open science

Les traductions espagnoles de Quinte-Curce aux XVIe et XVIIe siècles

Hélène Rabaey

► **To cite this version:**

Hélène Rabaey. Les traductions espagnoles de Quinte-Curce aux XVIe et XVIIe siècles. Catherine Gaullier-Bougassas; Catherine Dumas. Postérités européennes de Quinte-Curce: Transmissions et réceptions, de l'Humanisme aux Lumières (XIVe-XVIIIe siècle), Brepols, pp.325-342, 2018, 10.1484/M.AR-EB.5.115403 . hal-03021706

HAL Id: hal-03021706

<https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-03021706>

Submitted on 21 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les traductions espagnoles de Quinte-Curce aux XVI^e et XVII^e siècles

En Espagne, Quinte-Curce est édité en castillan à trois reprises aux XVI^e et XVII^e siècles et l'imprimerie sévillane joue curieusement un rôle de premier plan dans cette diffusion puisqu'elle est la première à éditer le texte en 1496 et prend en charge deux des trois éditions dont nous traiterons ici. La première édition qui nous occupe date de 1518 et ne propose pas une nouvelle traduction mais reprend le texte édité anonymement en 1496. La seconde, qui voit le jour en 1534, est le fruit d'un travail original de Gabriel de Castañeda, puis le texte sera traduit de nouveau en 1699 par Mateo Ibáñez de Segovia y Orellana. Nous nous proposons ici d'observer l'évolution du texte et du paratexte : depuis une traduction héritière de la tradition médiévale jusqu'à la traduction de 1699, que le traducteur présente comme un modèle stylistique face aux traductions de ses contemporains qu'il considère davantage comme des « abortos de estrangeras plumas, que partos de naturales ingenios » (« des avortements de plumes étrangères que des accouchements de beaux esprits nationaux¹ »). Nous montrerons les particularités de chaque traduction et le contexte dans lequel elles naissent.

L'Historia de Alexandre Magno, 1518

L'Historia de Alexandre Magno (Séville, Juan Varela de Salamanca, 26 avril 1518) reproduit l'édition de 1496, qui porte le même titre, *Historia de Alexandre Magno* (Séville, Meinardo Ungut et Estanislao Polono, 16 mai 1496), et qui est le premier imprimé de la traduction castillane anonyme de la traduction italienne de Quinte-Curce par Pier Candido Decembrio² : page de titre identique avec la même gravure³, index similaire, texte de Quinte-Curce débutant au livre III et s'achevant sur le livre XII. Le volume termine sur la *Comparación de Gayo Julio César emperador máximo y de Alexandre Magno rey de Macedonia*. Le colophon est semblable, seuls le nom de l'imprimeur, la date d'impression et la place du colophon ont été modifiés, ce dernier occupant dans l'édition de 1518 la toute dernière page, juste après la *Comparación*, alors qu'il se situait avant celle-ci dans l'édition de 1496. Le début du colophon « aquí fenescce el dozeno libro » (f. 89 r, « ici s'achève le 12^e livre ») n'avait donc plus lieu d'être dans la réimpression de 1518 et aurait dû être modifié.

L'édition de 1518 offre à ses lecteurs un texte relativement brut puisque les seuls suppléments à Quinte-Curce sont ceux des livres V et X narrant la mort de Darius et celle

¹ Prologue non folioté.

² Bien que cette traduction anonyme soit éditée sans prologue, le traducteur nous précise le nom de Pier Candido dans le colophon et dans l'en-tête du feuillet 1 r. Concernant la source de cette traduction castillane, nous renvoyons à l'étude de Rosa Rodríguez Porto et de Clara Pascual-Argente, « *Ad Hispaniae fines* : The Iberian Translations of Quintus Curtius Rufus and Fifteenth-century Vernacular Humanism » dans ce même volume.

³ Les lettrines utilisées sont, par contre, différentes dans les deux éditions.

d'Alexandre. Les notes introduites par Decembrio ne sont pas reproduites⁴ et le traducteur semble fort peu soucieux de son lecteur. Il ne lui précise pas la source du supplément au livre V que Decembrio affirmait avoir repris de Plutarque et il écrit simplement : « De la muerte de Darío que fue sacada de otro libro de otro auctor⁵. » Dans le cas du supplément au livre X, il n'y fait pas même allusion. Pour Decembrio la fin du livre X était perdue ainsi que tout le livre XI et le début du livre XII, et il comble grâce à Plutarque la lacune sur la mort d'Alexandre. Le traducteur castillan ne s'embarrasse pas de tout cela et passe du livre X directement au livre XII sans livrer aucune explication à son lecteur. Il déplace simplement le supplément sur la mort d'Alexandre que Decembrio fait au début du livre XII à la fin du livre X (fol. 81 v). La seule différence entre les deux éditions espagnoles est que celle de 1518 corrige une erreur dans la numérotation des chapitres, le dernier chapitre du livre X étant le 8^e et non le 7^e.

Nous sommes donc face à une édition peu soignée qui a condensé et simplifié au maximum l'ouvrage en omettant toutes les considérations sur l'état du texte de Quinte-Curce. Le volume est relativement court, élaboré pour un lecteur peu exigeant et curieux qui souhaite simplement lire les aventures d'Alexandre. En effet, malgré la volonté claire de fabriquer un volume restreint, donc économique, les éditions espagnoles de 1496 et 1518 insèrent un index destiné à faciliter la localisation des épisodes par le lecteur inexpérimenté. Cette tendance à réduire au maximum le nombre de feuillets s'accroît dans la réimpression de 1518 puisque l'ouvrage occupe encore un espace inférieur (186 pages imprimées contre 224), l'éditeur ayant opté pour le même format mais pour une police plus petite. Le découpage de chaque livre en chapitres très brefs qui tiennent en général sur une page et, au plus, sur deux confirme que l'ouvrage est conçu pour être lu et écouté par un lecteur « populaire » peu rompu à la pratique de la lecture. Ainsi, la matière du livre III est divisée en 25 chapitres dans l'édition de 1518, contre 12 dans la traduction postérieure de 1534.

Cette reproduction presque à l'identique de l'édition de 1496 est frappante et pose question car elle propose au lecteur de 1518 un texte médiéval, fort éloigné du castillan de l'époque. L'éditeur a, en effet, simplement procédé à une modernisation dans la graphie qui se limite à remplacer presque systématiquement⁶ les « f » en position initiale, désormais archaïques, en « h », éliminer le « d » de « segund » ou de « grand », faire évoluer le « podiesse » en « pudiesse ». Toutefois, la syntaxe et le lexique présentent des caractères archaïsants qui sont conservés dans l'édition de 1518 : « conortar » (f. 4 v, « consoler »), « melezina » (*idem*, « médicament »), « avenynado » (*id.*, « empoisonné »), « ardideza » (f. 5 r, « hardiesse »), « vegada » (f. 5 r, « fois »), « adjutorio » (f. 5 r, « aide ») ... De même, le verbe est presque systématiquement rejeté en position finale, le traducteur calquant probablement en cela la syntaxe italienne de Pier Candido Decembrio. Ce choix vient bousculer la syntaxe naturelle du castillan et donne au texte un rythme très particulier. Ces différentes caractéristiques apparentent finalement cette traduction davantage au poème épique médiéval qu'à la prose castillane du XVI^e siècle. Rappelons que le traducteur Diego López de Cortegana, qui édite en 1516 la *Crónica del Sancto rey Don Fernando III* chez Jacobo Cromberger, explique qu'il a dû procéder à une modernisation du texte et il rappelle la grande évolution de la langue « en quarante ou cinquante années⁷ ».

⁴ A. Moll, *Humanismo italiano y Castilla en el siglo XV : El caso de Pier Candido Decembrio*, thèse doctorale inédite de l'Université de Berkeley, 1993, p. 133. Nous remercions Rosa Rodríguez Porto de nous avoir facilité l'accès au texte de cette thèse.

⁵ *Historia de Alexandre Magno*, f. 35 v : « De la mort de Darius qui a été tirée d'un autre livre d'un autre auteur. »

⁶ Ce n'est plus le cas à la fin du volume.

⁷ *Crónica del Sancto rey Don Fernando III*, éd. fac-similée de F. de los Reyes Gómez, Madrid, 2008, f. al v.

Certes, la langue archaïsante était un des traits stylistiques de la matière épique mais on peut tout de même s'interroger sur cette absence de modernisation du texte d'autant que la langue de la traduction devait déjà sembler archaïque au lecteur de 1496. De plus, la traduction est inégale, les derniers livres présentant de réelles difficultés de compréhension d'un point de vue syntaxique⁸. Rappelons que cette traduction imprimée se base sur une source manuscrite ancienne, la traduction castillane anonyme du texte de Decembrio, et non sur la traduction catalane de Fenollet de 1481 ou la castillane de Liñán⁹. Selon A. Moll, il faut dater cette dernière entre 1438, année où Pier Candido Decembrio termine sa traduction à l'italien utilisée par le traducteur castillan, et 1454¹⁰. Une des explications possibles d'une reproduction presque à l'identique de l'édition de 1496 en 1518 pourrait être la précipitation avec laquelle Varela put décider de réimprimer cette traduction. Une modernisation sommaire tout comme une correction des erreurs typographiques, presque systématiquement reproduites¹¹, n'aurait pas supposé un travail fort long.

Le volume paraît fin avril 1518 alors que les Cortès de la couronne de Castille viennent de reconnaître Charles de Gand, futur Charles Quint, comme leur souverain dans une ambiance tendue en raison, notamment, des faveurs faites aux Flamands accompagnant le jeune roi. Ainsi, le Primat d'Espagne, le riche archevêché de Tolède, avait été donné par Charles à Guillaume de Croÿ, âgé de seulement vingt ans¹². Comment ne pas voir en la réédition d'un volume consacré à Alexandre un lien avec l'arrivée au pouvoir d'un nouveau roi qui, par sa jeunesse et l'étendue de ses territoires, supporte aisément la comparaison avec Alexandre ? L'absence de prologue et de notes de lecture¹³ de l'exemplaire consulté ne nous offre cependant aucune information sur les motifs pour lesquels l'ouvrage fut réédité à cette date et la manière dont il put être lu à ce moment-là.

De los hechos del Magno Alexandre, rey de Macedonia, Gabriel de Castañeda, 1534

La nouvelle traduction de Gabriel de Castañeda, *De los hechos del Magno Alexandre, rey de Macedonia, nuevamente traduzido y suplidos los libros que dél faltan de otros autores* (Séville, Juan Cromberger, janvier 1534¹⁴) montre un saut qualitatif tout à fait conséquent tant du point de vue de la langue que de la matière, avec un traducteur qui propose à son lecteur un ouvrage clair et soigné¹⁵. L'éditeur affiche dès la première page sa différence, affirmant qu'il

⁸ Pour exemple : « En aquel mesmo tienpo Defredate sospechoso que el reyno quería tomar fue muerto encomençase a fazer principe a representar los tormentos & crear las cosas peores mucho prompto. » (f. 79 v : « En même temps que Phradatès suspecté de vouloir s'emparer du royaume fut tué, il commença à régner imaginant les supplices et croyant prestement les pires choses. ») Notre traduction n'est qu'une proposition à un passage obscur syntaxiquement.

⁹ A. Moll, *op. cit.*, p. 132-133.

¹⁰ A. Moll, *ibid.*, p. 128.

¹¹ Par exemple : « pelo poueso » pour « Peloponeso » (fol. 1 r : « Péloponnèse »).

¹² J. Pérez, *La revolución de las Comunidades de Castilla (1520-1521)*, Madrid, 1977, p. 123.

¹³ L'exemplaire consulté est celui qui se trouve en ligne à l'adresse suivante : <https://play.google.com/books/reader?printsec=frontcover&output=reader&id=48zxkyX7Dn4C&pg=GBS.PT6> (dernière consultation 8 septembre 2017) sans indication de bibliothèque de conservation. Seuls les feuillets 4 v et 5 r présentent des traces de lecture.

¹⁴ Nous utilisons l'exemplaire de la Biblioteca de Andalucía (Grenade) ANT-XVI-38 en ligne à l'adresse suivante : <http://www.bibliotecavirtualdeandalucia.es/catalogo/es/consulta/registro.cmd?id=6253>.

¹⁵ Ci-dessous nous indiquons le même passage, incompréhensible dans l'édition de 1518 et absolument limpide dans celle de 1534.

s'agit d'une nouvelle traduction et qu'elle propose une œuvre « complète », les livres manquants de Quinte-Curce étant remplacés par des suppléments qu'il réalise lui-même en compilant d'autres auteurs : le texte est « *nuevamente traduzido y suplidos los libros que dél faltan de otros autores* » (« nouvellement traduit et les livres manquants suppléés par d'autres auteurs »). La composition de sa première page est aussi pensée pour se différencier de l'édition de 1518 puisque le titre vient en occuper le centre avec une illustration essentiellement décorative (au frontispice au milieu d'une vignette se trouve un guerrier antique à cheval, l'épée dégainée) reléguée aux bordures, tandis que dans la traduction de 1518 l'image occupait le centre, et l'auteur et le titre, respectivement le haut et le bas de la page. Il était d'autant plus important pour la nouvelle traduction de se distinguer que l'édition de Castañeda était imprimée à Séville, comme les deux précédentes. L'édition de 1534 contient aussi une gravure illustrative montrant un roi assis sur son trône mais celle-ci est habilement placée après le prologue du traducteur. Alors que le souverain de l'illustration de 1518 brandit un sceptre dans sa main droite, celui du volume de 1534 porte une épée, et dans la main gauche un globe terrestre surmonté de la croix. La gravure de 1518 est de facture médiévale tandis que celle de 1534 présente un jeune roi aux traits plus doux, dans la ligne de l'art de la Renaissance.

Castañeda traduit à partir de l'édition espagnole *Q. Curtii fragmenta nuperrime impressa & plurimis maculis repurgata per Laurentium Balbum Liliensem* réalisée par Lorenzo Balbo de Lillo et imprimée à Alcalá de Henares dans l'officine de Miguel de Eguía, le 20 novembre 1524¹⁶. Il s'agit d'une édition latine qui suit globalement celle de Franciscus Asulanus (Venise, 1520¹⁷). Ainsi, par exemple, la seconde lacune que présente le chapitre 3 du livre X de Quinte-Curce n'est signalée ni dans l'édition d'Asulanus ni dans celle de Balbo¹⁸, Castañeda n'interrompt donc pas sa narration et ne signale pas son ajout que nous indiquons en italique : « *Espantólos por cierto el temor del nombre y de la dignidad real el qual las gentes que biven debaxo de la gobernación de los reyes honrran entre los dioses*¹⁹. » Toutefois, J. Costas montre bien que l'édition de Balbo n'est pas une simple copie de celle

« Después a la región pervino donde cortando gobernador noble era presidente el qual assy se en la potencia & fe del rey cometió dado pues a él el ymperio o señorío non demandó al sino dos o tres de los sus fijos consigo en armas embiar los quisiesse. » (anonyme, f. 60 r)

« Y de allí vino a una región de la qual era gobernador un noble cavallero llamado Oxiartes el qual sin ponerse en ninguna resistencia se entregó en poder de Alexandre y Alexandre viendo su obediencia rescibiéndole en su gracia le restituyó todo su señorío y solamente le demandó que de tres hijos que tenía le diese los dos. » (Castañeda, f. 144 r, « Et de là il arriva à une région de laquelle était gouverneur un noble seigneur nommé Oxyartès lequel sans opposer aucune résistance se rendit à Alexandre et Alexandre voyant son obéissance et le recevant en sa grâce lui restitua tout son royaume et lui demanda simplement qu'il lui donne deux de ses trois fils. »)

¹⁶ Pour une description de l'édition, voir J. Martín Abad, *La imprenta en Alcalá de Henares 1502-1600*, t. 1, Madrid, 1991, p. 305-306. La Bibliothèque Menéndez Pelayo (Santander), les Bibliothèques publiques de Castilla La Mancha (Tolède) et de Soria (Soria), la BNE (Madrid) en possèdent des exemplaires. Malheureusement aucun n'est numérisé.

¹⁷ J. Costas Rodríguez, « La primera edición del texto latino de Quinto Curcio en España », dans *Mvnuus Qvaesitvm meritits. Homenaje a Carmen Codoñer.*, éd. G. Hinojo Andrés et J. C. Fernández Corte, Salamanca, 2007, p. 193-203.

¹⁸ *Ibidem*, p. 198.

¹⁹ Castañeda, f. 181 r : « Ils furent effrayés assurément par la crainte du nom et de la dignité royale, ce nom que les gens qui vivent sous le gouvernement des rois honorent autant que les dieux. » Le texte latin de Quinte-Curce reprend ainsi : « *sive nominis quod gentes quae sub regibus sunt inter deos colunt* », Quintus Curtius, *De rebus gestis Alexandri Magni regis Macedonum*, Strasbourg, 1518, f. 84 v.

d'Asulanus. En utilisant les différences qu'il relève²⁰ nous avons pu vérifier que Castañeda suit effectivement Balbo. Ainsi, par exemple, la traduction de « Inter haec a Parmenione fidissimo purpuratorum literas accipit [...] » (f. 4) par « A esta misma sazón vinieron al mismo Alexandre cartas de Parmenio su leal servidor y esforçado capitán que era el más rico y poderoso de todos sus amigos y privados²¹ » nous indique clairement que Castañeda a suivi le « ditissimo » de l'édition de Balbo au lieu du « fidissimo » présent dans la plupart des autres éditions latines²².

Il semble que la traduction de Quinte-Curce soit le seul ouvrage que produisit Gabriel de Castañeda, clerc prébendier à Villalón de Campos au service de la famille des comtes de Benavente. Il dédie son ouvrage au jeune comte Antonio Alonso Pimentel, âgé à l'époque de 20 ans, qui sera un grand ami de Charles Quint et parrain et tuteur du prince Philippe II. Castañeda fait précéder sa traduction d'un long prologue, quelque peu surprenant, centré sur l'origine de la domination de l'homme sur les choses, les animaux ainsi que sur ses semblables. Alors que Dieu et la nature ont fait les hommes égaux, depuis le début du monde des hommes ont entrepris de dominer les autres et de s'imposer par la force :

mas creció tanto la umana soberbia que quisieron los hombres ser los unos señores de los otros y mandar y tener superioridad sobre ellos, comoquiera que Dios y natura a todos los hizieren iguales. Y assí desde el principio del mundo començaron los que más podían a señorearse de los otros y tiranizar por fuerça el señorío del mundo. (prologue non folioté)

[mais l'orgueil humain crût tant que les hommes voulurent être seigneurs les uns des autres et leur commander et être supérieurs, alors que Dieu et la nature les firent tous égaux. Et ainsi depuis le début du monde les plus forts commencèrent à dominer les autres et à tyranniser par la force le monde entier.]

Ce qui commença avec Nemrod par « tiránica opresión » (« tyrannique oppression »), « por la malicia de los hombres, no solamente vino a ser muy útil y provechoso pero tan necessario que sin ello no se podría conservar ni sustentar el estado del mundo » (*ibidem*, « à cause de la méchanceté des hommes, est devenu non seulement utile et profitable mais si nécessaire que sans cela on ne pourrait conserver ni maintenir l'état du monde »). Il reprend cette idée plus loin en présentant la rébellion des *Comunidades* (1520-1522) comme un soulèvement qui mit en péril le royaume, et Alonso Pimentel Pacheco, père du dédicataire, défendant son roi, comme un défenseur du bien commun²³.

Si la révolte des *Comunidades* est clairement condamnée, il n'en reste pas moins, si l'on suit le raisonnement de Castañeda, que l'exercice du pouvoir sous Charles Quint serait une tyrannique oppression, ce qui, à l'arrivée, peut poser question sur la lecture qu'il faut faire de l'histoire d'Alexandre et du parallélisme entre la tyrannie d'Alexandre et celle de Charles Quint. Bien que l'exemplaire consulté de l'édition présente d'abondantes traces de lecture qui se manifestent essentiellement sous la forme de passages soulignés avec de temps à autre la mention « leer » (« lire »), le lecteur ne manifeste pas un intérêt particulier pour les passages pouvant prêter à une lecture politique.

Contrairement à l'édition de 1518, la traduction de Castañeda est le fruit d'un long travail. En effet, il entreprend une nouvelle traduction et complète les lacunes du texte de Quinte-Curce grâce à divers auteurs :

²⁰ Costas, *art. cit.*, p. 202.

²¹ Castañeda, f. 32 v : « À ce même moment parvinrent à Alexandre en personne des lettres de Parménion, son loyal serviteur et vaillant capitaine qui était le plus riche et puissant de tous ses amis et favoris. »

²² Costas, *art. cit.*, p. 199.

²³ *Ibid.* : « ¿Quién en el tiempo que las Comunidades en estos reynos se levantaron, que estuvieron en víspera de perderse se mostró más servidor de su rey y zelador del bien común ? », « Qui se montra plus au service de son roi et défenseur du bien commun au moment où dans nos royaumes d'Espagne les *Comunidades* se soulevèrent les mettant en péril ? »

pero es mucho de llorar que una tan excelente escritura esté tan depravada por la antigüedad del tiempo, porque los dos libros primeros no parecen, y de los que ay faltan muchas cosas. De su áurea obra no nos han quedado sino los pedaços tanto que en muchas partes se queda suspensa como razones de carta rota que al mejor tiempo nos dexan en blanco y para que la historia en el romance fuesse continuada fue forçado suplir las faltas de otras partes ; y será todo de auctores auténticos como es el Arriano nicomedense jurisconsulto el qual no es de menos auctoridad ni facundia que el mismo Quinto Curcio, del Josepho en el de sus *Antigüedades*, del Antonio de Florencia, de sant Augustín en el *Civiltate Dei*, de la glosa ordinaria de Plutarcho en lo que de Quinto Curcio faltare. (prologue)

[mais il est tout à fait navrant qu'un ouvrage aussi excellent se trouve si corrompu à cause de son ancienneté, parce que les deux premiers livres ont disparu, et dans ceux qu'il y a il manque beaucoup de choses. De sa magnifique œuvre ne nous sont restés que les morceaux si bien qu'en de nombreux endroits elle reste en suspens, comme des fragments d'une lettre déchirée qui au meilleur moment nous laissent bouche bée et pour que l'histoire en langue vulgaire ait une continuité il fut obligatoire de combler les lacunes en prenant ailleurs ; et tout proviendra d'auteurs authentiques comme l'est Arrien de Nicomédie jurisconsulte, lequel n'est pas de moindre autorité ni éloquence que Quinte-Curce en personne, de Joseph dans son livre des *Antiquités*, d'Antoine de Florencia, de saint Augustin dans le *Civiltate Dei*, de la glose ordinaire de Plutarque pour ce qui peut manquer de Quinte-Curce.]

Il met d'ailleurs en avant le fait qu'il est le premier à offrir en langue espagnole une vie d'Alexandre complète et ordonnée chronologiquement :

E viendo yo muy illustre Señor a muchos inclinados a saber las cosas deste magnánimo príncipe y que entre quantas hystorias dél ay escritas (a lo menos de las que yo he visto) en latín ni romance, en ninguna está enteramente ni en la orden que es razón, determiné de hazer de todas un volumen en el qual fuessen en la mejor orden que a mí me fuesse possible. (prologue)

[Et voyant, très illustre Seigneur, que maintes personnes désirent savoir les faits de ce magnanime prince et que parmi toutes les histoires qui existent de lui (au moins celles que j'ai vues) en latin et en castillan aucune n'est complète ni ordonnée logiquement, j'ai décidé d'en faire un volume le mieux ordonné possible.]

Pour l'élaboration du livre I, il cite comme sources principales : Saint Antonin, archevêque de Florence, Plutarque, Justin et la *General Estoria* mais aussi le livre V du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, Sénèque, le Livre des Maccabées de l'Ancien Testament et Valère Maxime. Pour le supplément au livre II, il suit l'*Anabase* d'Arrien de Nicomédie dont il affirme traduire le premier livre (f. 26 v), probablement à partir de l'édition latine de l'humaniste Bartolomeo Facio qu'il évoque dans son prologue²⁴, livrant ainsi la première traduction imprimée partielle de cet auteur en castillan²⁵. Les suppléments au livre X proviennent, eux aussi, de l'œuvre d'Arrien à laquelle il se réfère constamment. Pour le récit de la mort d'Alexandre, il ne semble pas utiliser le supplément que Pier Candido Decembrio avait élaboré à partir de Plutarque, texte qu'il ne pouvait ignorer dans la mesure où la traduction espagnole éditée à Séville en 1518 suivait le texte de l'humaniste italien. Peut-être l'écarte-t-il dans le but de donner une certaine cohérence à son travail en continuant à compléter le texte de Quinte-Curce avec celui d'Arrien ou pour se simplifier la tâche et terminer plus rapidement son volume.

Castañeda affirme avoir choisi Quinte-Curce comme historien d'Alexandre car il fait partie de ces historiens qui se distinguent par leur « objectivité » : « porque no menos reprehenden sus vicios que alaban sus virtudes porque ni callan lo bueno ni perdonan lo malo,

²⁴ « Bartolomeo Facio, intérprete de Arriano, dize que fueron las cosas de Alexandre en tanta admiración a todos los siglos que muchos se entremetieron a escrevir sus cosas. » (« Bartolomé Facio, interprète d'Arrien, dit que l'histoire d'Alexandre fut si admirée de tous les siècles que beaucoup entreprirent de l'écrire. »)

²⁵T. S Beardsley, *Hispano-classical Translations Printed between 1482 and 1699*, Pittsburg, 1970, p. 34 et Arriano, *Anábasis*, éd. C. García Gual, Madrid, 1982, p. 92.

como muchas vezes los historiadores lo suelen hazer que ciegos de sus aficiones o movidos por intereses alaban los vicios de sus naturales y vituperan las virtudes de los estraños escribiendo contra la verdad²⁶ » ; et c'est aussi sur ce critère d'authenticité qu'il a sélectionné les auteurs venant compléter Quinte-Curce. Il localise les lacunes à ses lecteurs et signale systématiquement les auteurs utilisés. Il reconnaît que combler les lacunes de Quinte-Curce n'a pas été un travail mince²⁷ et il explique, par exemple, qu'il lui a été impossible de se procurer un exemplaire imprimé d'Arrien et qu'il a seulement pu accéder à un manuscrit, ce qui ne lui a pas permis de vérifier son texte. Il rejette donc toute responsabilité si la version dont il se sert s'avère défectueuse²⁸.

Les chapitres sont beaucoup plus longs que dans l'édition de 1518 ainsi que l'ouvrage lui-même (402 pages imprimées), mais la traduction s'adresse à un public large comme le révèlent les gloses destinées à un lecteur peu cultivé. Ainsi, Castañeda donne l'équivalent du fleuve Ibère – l'Èbre – et explique ce que sont les colonnes d'Hercule (f. 177 v). Ses explications sont apparemment du goût du lecteur de l'exemplaire consulté qui les localise fréquemment en les soulignant dans le texte. Ses gloses et amplifications ont globalement pour objectif de rendre le texte plus lisible et agréable. Il soigne particulièrement les transitions entre les chapitres permettant de la sorte au lecteur qui se serait arrêté de reprendre plus aisément sa lecture au chapitre suivant. Malgré ses efforts, il regrette de ne pouvoir proposer à son lecteur un texte qui s'enchaîne mieux dans le récit tronqué de Quinte-Curce au début du livre VI²⁹.

Il traduit plutôt fidèlement l'original latin sans censurer le texte pour des questions de bienséance³⁰ comme pouvaient fréquemment le faire ses contemporains pour d'autres œuvres. Il introduit cependant de temps à autre des digressions et se livre à des réflexions concernant son époque, qui sont parfois d'un grand intérêt. Ainsi Castañeda émet-il des critiques sur la somptuosité des banquets et des habits capable de ruiner des familles entières. Il recommande l'adoption de lois somptuaires et formule une analyse économique qui fera l'objet de développement par les arbitristes³¹ de la seconde moitié du XVI^e siècle :

²⁶ Prologue : « parce qu'ils ne blâment pas moins ses vices qu'ils ne louent ses vertus car ils ne taisent ni les bonnes choses ni n'omettent les mauvaises, comme le font habituellement à maintes reprises les historiens qui, aveuglés par leurs inclinations ou mus par des intérêts, louent les vices de leurs compatriotes et blâment les vertus des étrangers, écrivant contre la vérité. »

²⁷ « no ha sido poco [mi trabajo] por aver de suplir de tantas partes lo que en Quinto Curcio faltava. » (prologue, « [mon travail] n'a pas été mince du fait que j'ai dû suppléer en autant d'endroits ce qui manquait dans Quinte-Curce. »)

²⁸ « Y porque yo nunca pude hallar al Arriano impresso para tener diversos exemplares, lo qual es muy necessario para traduzir por muchas dudas que se ofrecen, y solamente ove uno de mano en poder de una docta persona deste reyno, si por ventura en él alguna falta pareciesse hallándose en otra parte impresso o escrito como en los libros de mano suele acaecer yo soy sin culpa. » (f. 26 v, « Et parce que je ne suis jamais parvenu à trouver l'Arrien imprimé pour avoir différents exemplaires, ce qui est très nécessaire pour traduire à cause des nombreux doutes qui surgissent, et que je n'en ai eu qu'un, manuscrit, appartenant à une personne savante de ce royaume, si d'aventure quelque faute apparaissait de la comparaison avec un autre imprimé ou manuscrit comme cela arrive souvent avec les manuscrits, je n'en suis pas responsable. »)

²⁹ « [...] e para suplir lo que de Quinto Curcio falta y poderse entender lo que se sigue basta lo sobredicho aunque no venga quadrado ni sucessivamente se sigua lo de Quinto Curcio en ordenado processo. » (f. 95, « [...] et pour suppléer ce qui manque et pour que l'on puisse comprendre ce qui suit, ce qui vient d'être dit suffit, même si ce n'est pas parfait et que cela s'enchaîne mal avec le texte de Quinte-Curce. »)

³⁰ C'est ainsi le cas, par exemple, pour la relation d'Alexandre avec l'eunuque Bagoas.

³¹ A. Dubet, « L'arbitrisme : un concept d'historien ? », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 24 (2000), p. 2, mis en ligne le 17 janvier 2009, consulté le 30 août 2017 : <http://ccrh.revues.org/2062> ; DOI : 10.4000/ccrh.2062 : « L'arbitriste en Espagne, à l'instar de son équivalent en France, le donneur d'avis, est un auteur de mémoires qui s'adresse au roi, à ses Conseils, à ses juntas (*juntas*), ou à quelque membre influent de ces organismes, aux Cortes ou aux parlements, afin de leur indiquer les mesures à prendre pour sortir de difficultés d'ordre financier, fiscal ou économique. »

[...] y ya va tan rota la cosa que el reyno se destruye y las naciones estrangeras se enriquescen a su costa. Y no sé yo qué otras Indias donde más oro saquen vayan a buscar sino lo que sacan de España quasi por no nada lo tornen a vender a los españoles por el siete tanto, y todo no basta para tan costosos atavíos y sumptuosos arreos. (f. 144 v)

[[...] et la chose est désormais si habituelle que le royaume court à sa perte et les nations étrangères s'enrichissent à ses dépens. Et je ne sais pas quelles autres Indes ils iront chercher d'où ils puissent tirer plus d'or qu'ils n'en tirent de l'Espagne où ils achètent les choses pour presque rien et les revendent aux Espagnols sept fois le prix, et tout l'or du monde ne suffit pas pour de si coûteux atours et de si somptueuses parures.]

La plupart des digressions de Castañeda sont identifiables car il précise son retour au texte. Il y a donc peu de risques de confusion pour le lecteur entre le texte de Quinte-Curce et les interventions du traducteur.

D'un point de vue littéraire, enfin, Castañeda nous livre sa traduction dans un beau castillan simple et précis. Le jugement très sévère sur son œuvre qui nous est parvenu est ainsi, à notre sens, immérité³². Probablement s'appuie-t-il essentiellement sur l'avis défavorable qu'émet son successeur, Mateo Ibáñez, qui lui reproche la piètre qualité de ses sources, le mélange de paraphrase et traduction, mais par-dessus tout son style :

[...] aun quando se huviesse valido este Autor de exemplares menos corrompidos, que los que él mismo confiessa tuvo, y manifiesta la obra ; y aun quando guardasse las leyes de una severa traducción, o produxesse las utilidades que suelen dar de sí los paráphrasis, y de que está tan lexos, que sólo se reconoce en ella una indistinta mezcla de ambas cosas, vende a caro precio las noticias que ofrece, que no siendo éste menos que el de una considerable porción de paciencia, apenas ay aun en los que por falta de inteligencia de la lengua latina no tienen otro recurso en donde buscarlas, quien se halle con fuerças para tolerar la molestia de su narración, queriendo antes carecer de aquellas, que passar por semejante fatiga. (prologue non paginé)

[...] même si cet auteur avait utilisé des exemplaires moins corrompus que ceux que lui-même reconnaît avoir eus et que le manifeste l'œuvre, et même s'il avait respecté les lois d'une traduction rigoureuse ou qu'il avait tiré le bénéfice attendu des paraphrases – ce dont il est loin puisqu'on y constate seulement un indistinct mélange des deux choses –, il vend chèrement les informations qu'il offre, car il le fait au prix d'une si considérable patience que rares sont les personnes, même parmi celles ne comprenant pas la langue latine ou n'ayant d'autre endroit où les chercher, qui auraient les forces suffisantes pour tolérer le caractère fastidieux de sa narration et qui ne préféreraient pas se passer de ces informations plutôt que de subir une telle peine.]

Ces critiques doivent être entendues comme celles d'un homme du XVII^e siècle qui juge d'après les canons stylistiques de son époque et non au pied de la lettre, le castillan de Castañeda ayant une syntaxe souvent plus simple et lisible que celle d'Ibáñez.

De la vida y acciones de Alexandro el Grande, Mateo Ibáñez de Segovia y Orellana, 1699

La nouvelle traduction *De la vida y acciones de Alexandro el Grande* (Madrid, héritiers d'Antonio Román, 1699) est réalisée par Mateo Ibáñez de Segovia y Orellana, un aristocrate, second marquis de Corpa, né au Pérou et venu poursuivre ses études à Madrid.

³² A. Bravo García considère son travail « un tanto peor que el de su antecesor anónimo » (« un peu moins bon que celui de son prédécesseur anonyme »). Voir « Sobre las traducciones de Plutarco y de Quinto Curcio Rufo hechas por Pier Candido Decembrio y su fortuna en España », *Cuadernos de filología clásica*, 12 (1977), p. 174.

L'ouvrage³³ s'ouvre sur une dédicace à Charles II puis une seconde dédicace adressée à l'influent duc de l'Infantado et de Pastrana chargé de faire parvenir l'ouvrage au souverain après en avoir fait une lecture attentive et en avoir « purgados los defectos » (« purgé les défauts ») « a la luz de su erudita discreción » (« à la lumière de son érudite discrétion »). Suivent les approbations, la licence et le privilège qui autorisent la parution et la commercialisation de l'ouvrage, une table des chapitres, puis une brève information à propos de Quinte-Curce et de son œuvre. Le traducteur précise alors qu'il suit le Hollandais Gérard Jean Vossius et François de La Mothe le Vayer. Nous trouvons ensuite le prologue au lecteur, les dix livres de Quinte-Curce supplémentés par Freinsheim et enfin un « índice de las cosas notables » (« index des choses remarquables »).

Ibáñez avoue avoir hésité à doter son ouvrage de notes mais cela lui a finalement semblé un travail superflu et il renvoie le lecteur érudit aux notes de Rader, Freinsheim, Blancardus, Loccenius, Érasme, Hutten, Glareanus, Höeniger, Acidalius, Franciscus Modius, Titus van Popma, Philippus Caroli et Michel Le Tellier. Il affirme avoir consulté de nombreux exemplaires de Quinte-Curce et suivre habituellement les éditions de M. Rader et de J. Freinsheim, qu'il estime les plus correctes. De même, il dit avoir examiné soigneusement la traduction italienne de Tommaso Porcacchi dans l'édition de Milan de 1628 (première édition en 1558) et celle de Vaugelas. Il reprend les suppléments de Freinsheim ajoutés à la traduction de Vaugelas et traduits par Du Ryer mais parfois aussi un ancien supplément lorsqu'il le considère meilleur que les nouveaux³⁴. Nous ne savons pas s'il fait référence à d'anciens suppléments introduits par Vaugelas et que Du Ryer reconnaissait avoir parfois conservés dans l'édition de la traduction³⁵. C'est le plus probable même si pour la fin du livre V nous observons qu'Ibáñez ne suit systématiquement ni Vaugelas ni Tommaso Porcacchi, ce qui laisse penser qu'il utilise un troisième texte, probablement l'édition latine de Rader³⁶.

Sa dette envers l'édition de la traduction de Vaugelas est flagrante puisqu'il reprend le titre, le supplément de Freinsheim, le jugement de La Mothe le Vayer sur Quinte-Curce pratiquement *in extenso* en en modifiant simplement l'ordre et en insérant quelques passages provenant des *Réflexions sur l'histoire* de Rapin dont il signale les références en marge (« de

³³ Quinto Curcio Rufo, *De la vida, y acciones de Alexandro el Grande, traducido de la lengua latina en la española por D. Matheo Ybañez de Segovia y Orellana, marqués de Corpa, cavallero del Orden de Calatrava ; el qual le consagra a los Reales Pies del Rey nuestro Señor D. Carlos II*, Madrid, en la imprenta de los herederos de Antonio Román, a costa de Antonio Bizarrón, año de 1699. Nous avons consulté l'exemplaire conservé à la Biblioteca histórica Marqués de Valdecilla de l'Université Complutense (Madrid).

³⁴ « [...] al principio de la qual [la traducción de Bougelas] se ofrecen los dos primeros libros que suplió Freinshemio, si bien no traducidos por él, sino por Mr de Ryer, a cuya imitación le he seguido, assí porque en el todo de la obra se pueda hazer mejor el cotejo, como por las ventajas deste Suplemento al antiguo, el qual no dexó de valerme en algunos lugares, que juzgo mejorados en él. » (« [...] au début de laquelle [la traduction de Vaugelas] sont offerts les deux premiers livres que suppléa Freinsheim quoique non traduits par lui mais par M. de Ryer, que j'ai suivis, autant pour faciliter la confrontation des textes [de sa traduction et de celle de Vaugelas] dans l'œuvre entière que pour la supériorité de ce supplément sur l'ancien, lequel m'a tout de même servi en quelques endroits où j'estime qu'il est plus réussi. »)

³⁵ « On connoitra dans les marges, où commencent, & où finissent ces Supplemens, & si l'on en a laissé quelques anciens en certains endroits, c'est que M. de Vaugelas les avoit traduits en traduisant Quinte-Curce. », préface de Du Ryer, f. 4 v-5 (nous citons à partir de Quinte-Curce, *De la vie et des actions d'Alexandre le Grand*, Amsterdam, H. Wetsteim, 1696). Dans la suite de l'article nous citerons le texte de Vaugelas à partir de cette édition.

³⁶ Ibáñez mentionne par exemple que Darius se trouve dans un charriot recouvert de peaux, détail que l'on trouve dans la version italienne mais pas dans celle de Vaugelas. Toutefois, juste ensuite, il mentionne la présence d'un interprète pour que Polystrate communique avec Darius, élément présent dans la traduction de Vaugelas mais non dans celle de Porcacchi (Ibáñez, p. 185 ; Vaugelas, éd. de 1696, p. 334 ; Porcacchi, éd. Bassano, Giovanni Antonio Remondini, 1723, p. 226). Or ces deux éléments se trouvent dans l'édition de Rader (Francfort, 1668, p. 338). Nous citerons toujours la traduction de Porcacchi à travers l'édition Bassano de 1723.

la impresión última de Amsterdam », « de la dernière impression d'Amsterdam »), et qu'il offre, lui aussi, un index « des choses remarquables » même si dans les faits celui-ci est bien plus succinct que celui de Vaugelas (9 pages contre 34) et comporte principalement des entrées onomastiques³⁷. D'un point de vue formel, il reprend aussi l'italique pour distinguer les discours de la narration³⁸ et suit le même découpage par chapitres que Vaugelas³⁹.

Ibáñez devait avoir une excellente connaissance du français, comme c'était le cas dans les milieux aristocratiques espagnols de l'époque, ainsi que de l'italien. Probablement possédait-il quelques rudiments de latin qui lui permettaient, lorsqu'un doute surgissait causé par la divergence entre la traduction française et la version italienne, d'aller à la source latine, mais nous ne croyons pas qu'il ait réalisé sa traduction directement à partir du texte latin⁴⁰. En effet, en divers endroits où Vaugelas s'éloigne du latin⁴¹, nous retrouvons les mêmes erreurs dans le texte d'Ibáñez⁴². Néanmoins, Ibáñez ne suit pas systématiquement le texte français et il traduit parfois plus exactement le texte latin que Vaugelas, probablement au travers de la traduction italienne⁴³. Nous avons aussi relevé des cas où il ne suit exactement ni Vaugelas, ni Porcacchi, ni Rader⁴⁴.

Comme nous l'avons noté plus haut, Ibáñez présente sa traduction comme supérieure à celle de son prédécesseur Gabriel de Castañeda et il ambitionne d'en faire un modèle du genre pour la langue espagnole. Il entreprend, en effet, sa traduction dans le but de rivaliser avec les traductions françaises et de montrer que la langue espagnole est tout aussi capable que la langue française d'accueillir brillamment les classiques. Il l'estime même supérieure à cette dernière – « la fertilidad de nuestra lengua, cuyas excelsas ventajas a la francesa son tan notorias » (prologue non paginé, « la fertilité de notre langue, dont les éminents avantages sur le français sont si notoires ») – ainsi qu'à la langue latine. Ibáñez nous relate que lors d'une

³⁷ L'index de Vaugelas comporte beaucoup de noms communs, ce qui est rare chez Ibáñez. Les deux traducteurs montrent des intérêts différents. Par exemple, dans le cas du mot « guerre », Ibáñez note : « Guerra, no conviene que salga el Rey a ella, no teniendo successión » (index non folioté : « il ne convient pas que le roi y parte s'il n'a pas de succession ») alors que nous lisons chez Vaugelas : « la guerre renverse même l'ordre des lois et de la nature » (index non folioté).

³⁸ Ce système est aussi présent dans l'édition latine de Rader mais il existe des divergences entre l'édition latine et l'édition française. Ibáñez suit davantage Vaugelas.

³⁹ Il a aussi pu reprendre ce découpage de l'édition de Rader mais pas de celle de Porcacchi qui ne comporte qu'une division en livres.

⁴⁰ Toutefois, pour s'assurer de sa méthode de travail il serait nécessaire, étant donné les dimensions du texte, de procéder à des comparaisons beaucoup plus poussées.

⁴¹ Nous avons utilisé les remarques de l'Académie française concernant la traduction de Quinte-Curce (*Les remarques de l'Académie française sur le Quinte-Curce de Vaugelas*, éd. W Ayres-Bennett et P. Caron, Paris, 1996, p. 21-25) et surtout celles de D. Nisard dans *Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Justin, Valère Maxime, Julius Obsequens. Œuvres complètes*, Paris, 1871, p. 354-375.

⁴² Par exemple, Ibáñez (III, 12, p. 105) suit Vaugelas (p. 197) qui omet de mentionner que la blessure d'Alexandre se trouve à la cuisse. Il omet aussi de traduire le « non obsidionem modo solvit » (VI, 6, p. 202) comme dans la traduction française (p. 365). De même, quelques lignes plus loin, Vaugelas ajoute au texte latin « que commandoit Andromacus », membre de phrase que l'on trouve traduit chez Ibáñez (*ibidem*).

⁴³ Dans les exemples suivants la traduction italienne coïncide avec le texte latin. À la fin du livre III, ch. 11, Ibáñez traduit « trente-deux » (p. 105) comme dans le texte italien (p. 69) et non « trois cent fantassins » comme Vaugelas (p. 196) ; dans le livre IV, ch. 15, il traduit « mille chevaux » (p. 151) comme dans la traduction italienne (p. 157) et non « trois mille » comme Vaugelas (p. 274) ou dans le même livre, ch. 16, il traduit « quarante mille perses » (p. 156) comme Porcacchi (p. 168) et non « quatre cens mille » comme Vaugelas (p. 283).

⁴⁴ Ainsi dans le livre IV, ch. 1, Vaugelas traduit : « Je prie les Dieux, lui répondit-il, pour que je puisse porter cette couronne avec autant de force » (p. 211), Porcacchi : « Piaccia à Dio, rispose egli, ch'io possa con quell' animo stesso sopportar la fortuna del Regno » (p. 84 : « Plaise à Dieu, répondit-il, que je puisse avec cette même force de caractère supporter la fortune du Royaume ») et Ibáñez : « Permitán los Dioses, Señor, respondió, que pueda llevar con tan grande ánimo y constancia la fortuna presente. » (p. 112 : « Que les dieux permettent, Monsieur, répondit-il, que je puisse porter avec une aussi grande force de caractère et une aussi grande constance la présente fortune. »)

conférence littéraire fut débattue la capacité des traductions espagnoles à égaler ou supplanter les traductions françaises. Face au scepticisme de la plupart des personnes présentes, qu'Ibáñez attribue au « desengaño » (« désenchantement ») et à la « inaplicación que generalmente se experimenta oy en España a las buenas letras » (« négligence dans l'exercice des belles lettres à laquelle on assiste aujourd'hui en Espagne »), il décide de relever le défi et de s'appliquer à traduire Quinte-Curce en choisissant de rivaliser d'éloquence avec la fameuse traduction de Vaugelas.

D'après Ibáñez peu de traductions dignes de ce nom ont été réalisées en Espagne. Il dresse une courte liste dont sont exclues toutes les traductions des classiques grecs et latins réalisées aux XV^e et XVI^e siècles, excepté la traduction de Plutarque d'Alonso de Palencia. Les seuls traducteurs du XVI^e qui trouvent grâce à ses yeux sont Luis de Granada et Pedro de Ribadeneira pour leurs traductions de Thomas à Kempis et de saint Augustin. Hormis quelques traducteurs du XVII^e siècle qu'il cite, il considère que les autres traductions « haziendo considerable ofensa a los autores que traducen, más la [a la lengua española] sirven de descrédito, y ultraje, que de ilustración, y adorno » (« offensent considérablement les auteurs qu'elles traduisent et discréditent et outragent plus la langue espagnole qu'elles ne l'illustrent et ne l'ornent »).

Le jugement d'Ibáñez sur la traduction en Espagne montre une méconnaissance de la traduction aux XV^e et XVI^e siècles et le fait qu'il érige la traduction de Plutarque d'Alonso de Palencia en modèle ne peut qu'étonner. Faut-il y voir l'ignorante arrogance d'un aristocrate ou, au contraire, un indice destiné à suggérer au lecteur de ne pas prendre totalement au pied de la lettre le prologue ?

En effet, il est curieux que ni dans le prologue, ni dans la dédicace ne soit fait mention du contenu de l'ouvrage comme s'il s'agissait uniquement d'un manifeste stylistique⁴⁵ alors que la matière de Quinte-Curce est éminemment politique. Rappelons que le dernier livre de l'historien latin se termine sur le problème de la succession d'Alexandre et de la guerre civile. Or la traduction d'Ibáñez paraît en Espagne à la fin du règne de Charles II dans un contexte de problème dynastique puisque le monarque espagnol est devenu fou et n'a pas de descendance. Ibáñez n'évoque pas combien de temps lui a pris sa traduction mais ce n'est certainement pas un hasard s'il choisit de la publier à ce moment-là, d'autant que nous savons qu'il était impliqué politiquement et qu'il sera exilé au Chili⁴⁶ pour avoir participé à une conspiration destinée à mettre sur le trône espagnol l'archiduc Charles, le principal concurrent de Philippe d'Anjou pour la succession espagnole.

La traduction de Quinte-Curce en espagnol qui doit venir supplanter la traduction française considérée comme un modèle transpose donc sur le plan littéraire les luttes de pouvoir entre la lignée des Habsbourg qu'appuie notre traducteur et celle des Bourbons soutenue par les Français. Il est révélateur que notre traducteur évoquant la supériorité de la langue espagnole sur la langue française cite le franciscain italien Diego Tafuri de Lequile. En effet, s'il le présente comme un étranger digne d'impartialité à l'égard de la langue espagnole, ce faisant il introduit, en réalité, une référence à un auteur qui travailla à la gloire des Habsbourg. Les mentions de l'auteur franciscain et de l'ouvrage *Colossus angelicus* en marge

⁴⁵ Il cite Juste Lipse qui estimait bénéfique la lecture de Quinte-Curce pour les princes « por la facilidad de sus palabras, por la gracia de su narración, por su brevedad, y abundancia, por su delgadeza, y claridad, por su vigilancia sin cuidado, por su verdad en los juizios, por su agudeza en las sentencias, y finalmente por su maravillosa fecundidad en las oraciones » (« pour la facilité de ses mots, pour la grâce de sa narration, sa concision et son abondance, pour sa subtilité et sa clarté, pour son exactitude sans concession, pour sa justesse dans les jugements, pour son ingéniosité dans les sentences, et finalement pour la merveilleuse fécondité de son discours »). La référence d'Ibáñez attire l'attention car il ne fait, ici, qu'énumérer les qualités formelles du texte de Quinte-Curce alors même qu'il cite Lipse, auteur des *Politiques*, traité de bon gouvernement.

⁴⁶ P. Rizo-Patrón Boylan, « Felipe V y la concesión de títulos nobiliarios en el Virreinato del Perú », *Sobre el Perú : homenaje a J. A. de la Puente Candamo*, Lima, 2002, t. 2, p. 1063.

du prologue ne sont donc nullement anodines. Ce qui à première vue apparaissait comme un simple défi stylistique cache en réalité une traduction qui s'inscrit dans un contexte de propagande politique.

Cette brève étude comparative des traductions du texte de Quinte-Curce en castillan dans une perspective diachronique permet d'observer clairement l'évolution de la langue castillane, des préceptes stylistiques et de la place accordée au lecteur. Elle pointe comment en 1518 un éditeur pouvait encore imprimer un texte médiéval sans le moderniser et montre ensuite la nécessité pressante d'une nouvelle traduction issue des préceptes humanistes, à laquelle vient répondre Castañeda avec des moyens très limités dus à la pénurie d'imprimés et de manuscrits humanistes dans la péninsule. Si Castañeda avait eu accès au travail d'autres traducteurs européens comme Vasque de Lucène, il aurait gagné du temps dans l'élaboration des suppléments. Malgré le mépris avec lequel Ibáñez traite la traduction de son prédécesseur, celle-ci mérite, en réalité, d'être mise en valeur et de faire l'objet d'une étude approfondie pour sa qualité linguistique et pour l'égard que Castañeda montre envers ses lecteurs. Il est en effet soucieux à la fois de leur compréhension et de leur livrer un texte amène en leur ménageant des transitions et tout en différenciant ses apports du texte de Quinte-Curce. Quant à la traduction d'Ibáñez, présentée comme un modèle, elle témoigne d'une circulation des textes et des idées désormais fluide, et aussi de cette rivalité déjà ancienne avec la France qui s'affirme, cette fois, sur le terrain des lettres, habile manière de voiler les enjeux politiques et la véritable lutte de pouvoir qui oppose Habsbourg et Bourbons pour la succession espagnole. Les trois éditions étudiées interrogent sur les motifs pour lesquels Quinte-Curce fut publié en Espagne. Éditer une histoire d'Alexandre le Grand pleine d'*exempla* susceptibles d'être érigés en modèles ou en contre-modèles n'avait rien d'anodin et pourtant seul Castañeda, dans un prologue pouvant prêter à une double lecture, aborde la question du gouvernement justifiant la « tyrannie nécessaire ». L'éloquent silence qui accompagne les éditions de 1518 et de 1699 – moments agités sur le plan politique en Espagne – est remarquable et ne doit pas nous leurrer quant aux intentions de l'éditeur et à la façon dont le lecteur de l'époque, habitué à la censure, put lire l'ouvrage – qu'il fût érudit et perçût au travers des références d'auteurs et d'ouvrages l'intention du traducteur ou qu'il fût plus populaire mais tout à fait à même de rapprocher ce qu'il lisait de la situation qu'il vivait.

Hélène Rabaey
Université Le Havre Normandie